

Sur ma faim...

Lucie Lequin

Volume 21, Number 2 (62), Winter 1996

Suzanne Jacob

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201250ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201250ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lequin, L. (1996). Sur ma faim... *Voix et Images*, 21(2), 387–391.
<https://doi.org/10.7202/201250ar>

Sur ma faim...

Lucie Lequin, Université Concordia

Que le plaisir du texte soit esthétique, métaphysique, intellectuel, émotif, spirituel, voire corporel, pour qu'un roman ou un recueil de

nouvelles captive réellement, il faut que, dans l'ensemble de l'œuvre, ce plaisir dure. Quelques bonnes pages, quelques tableaux forts, quelques nouvelles stimulantes, quelques motifs provocateurs ou encore une structure intéressante ne suffisent pas à maintenir le plaisir de la lecture. Les quatre œuvres présentées ici interrompent ce plaisir; de façon plus ou moins prononcée et de manière différente, elles ne vont pas, me semble-t-il, au fond de l'imaginaire qui les anime.

Les sept tableaux de *Frontières ou tableaux d'Amérique*¹; de Noël Audet, proposent une exploration plurielle du désir à travers les Amériques, de Kuujuaq jusqu'à Rio de Janeiro. Sept femmes nommées Marie, Mary, Maria découvrent l'illusion des mythes de leur continent et la difficulté de transformer leurs rêves en réalité. Toutes sont aux prises avec un quotidien triste qui, souvent dès leur naissance, les a flouées. Les étranges frontières qu'elles rencontrent, ou tracent, déplacent celles existant entre la pauvreté et la richesse, la mère et l'enfant, le malheur et le bonheur; ou encore repoussent les limites des tabous: par exemple, l'inceste entre le père et sa fille, Mary Two-Tals, dans «La glace», le premier tableau, ou la perversion du père de María Moreno, dans «L'air», qui offre celle-ci à un homme comme sceau légal d'une entente commerciale, sans tout à fait se l'avouer.

Sept femmes, sept régions du désir: le désir de survivre, de réussir, d'être immortelle, d'outrepasser ses limites, d'être heureuse, de se gaver, de vivre tout simplement. Chacun des tableaux est suivi d'une «Promenade» où le narrateur intervient et commente le tableau qui précède; il remet les personnages en scène pour qu'ils s'expliquent, agissent autrement ou changent la fin du tableau. Cette réflexion du narrateur, souvent d'ordre philosophique, brise, me semble-t-il, l'intensité narrative des tableaux. Certes, cette structure rappelle que tout récit résulte de choix, que le récit aurait pu être autre, mais malgré l'intérêt réel que présentent ces promenades tissées de réflexions sur la vie, les drames intérieurs et le prétendu confort, voire l'apparent bonheur américain convoité, elles créent l'impression que deux récits différents sont juxtaposés. La plupart des tableaux sont assez forts en soi, «Le sang» notamment, pour que les promenades paraissent superflues.

*

**

La première de couverture de *1953. Chronique d'une naissance annoncée*², le dernier livre de France Daigle, porte la mention «roman». Mais s'agit-il d'un roman? Quelques personnages, une trame narrative, un contexte, une interrogation sur l'écriture, un style, une structure suffisent-ils à «redonner souffle à cette matière inerte» (p. 82)? Quel est le rôle des actualités de l'année 1953 dans la vie du bébé «M»? Quel est le lien entre

le bébé «M» né en 1953 et les personnages adultes appartenant au monde actuel? Pourquoi, comme dans les manuels d'histoire, la liste des sous-titres à la suite des titres de chapitres? Pourquoi les références à Françoise Dolto, Staline, Churchill, aux frères Nobel, au rapport Kinsey et j'en passe?

Ce livre suscite beaucoup de questions, trop peut-être, sans parvenir à maintenir vraiment son souffle. Les nombreuses allusions aux actualités de l'année 1953 indiquent que l'auteure s'est bien documentée; toutefois, l'entrelacement du contexte historique et de la trame romanesque ne se fait pas. C'est pourquoi domine l'impression de ne lire qu'une chronique des actualités de 1953; la maladie du bébé «M» et les quelques allusions à son avenir, sa vocation d'écrivaine, par exemple, semblent hors sujet comme d'ailleurs tout ce qui touche la fiction.

Où est le roman? Ici et là, de belles pages sur un concept, une idée, notamment sur le chaos de la continuité; mais pour qu'il y ait roman, il faut un souffle, une envolée, un plein de fiction, alors que ce livre, pourtant riche d'informations, tourne à vide.

*
**

Dans *Et autres histoires d'amour...*³, un recueil de neuf nouvelles, Suzanne Lantagne explore la banalité quotidienne, les rencontres fortuites entre les êtres, rencontres qui marquent la vie des jeunes femmes qu'elle met en scène: une rencontre d'un soir, par exemple, ou une rencontre inscrite dans une certaine durée. Chacun de ses personnages féminins œuvre dans le monde de la création; elles écrivent, dansent ou sont comédiennes.

La première nouvelle, «Histoire de rats», et la dernière, «Le souffle d'Omer», parlent du lien entre réalité et fiction; dans les deux nouvelles, le *je* de la narration écrit et raconte l'histoire d'une rencontre avec un personnage: un vieillard émigré, hanté par son passé, tente de refaire sa vie dans la première et, dans la dernière, un prisonnier, petit voleur bien ordinaire, s'invente une vie d'éclat. Pour ce personnage d'écrivaine, ces hommes sont, presque dès le début de la relation, des personnages de fiction. C'est ce glissement de la fiction à la réalité et le rôle du miroir qui se déplace entre les deux que Suzanne Lantagne explore ici. Ce sont deux nouvelles réussies. J'ai toutefois préféré «Histoire russe» pour sa description de la conscience du désir, un désir muet, intense et sans attente.

Dans l'ensemble, le recueil est inégal; «Histoire vraie» et «Histoire pour s'endormir», par exemple, suscitent peu d'intérêt. Pour des raisons qui ne sont liées ni à l'écriture ni à la texture de la nouvelle, «Histoire noire» me dérange. Toute la représentation du personnage de l'homme

noir repose sur le stéréotype : le menteur invétéré, le danseur sensuel, le voleur, l'homme défini par la grosseur du sexe... Le stéréotype dans la représentation des personnages fournit à l'auteure « une image rapide, facile sans avoir la responsabilité de spécifier, de préciser, ou même de faire une description utile au récit⁴ », dit Toni Morrison, l'auteure et essayiste afro-américaine. Sans appliquer, de façon intégrale, son analyse de l'impact de la présence noire dans la littérature américaine à la littérature québécoise, il serait temps, je crois, qu'une réflexion se fasse quant à la représentation du personnage noir. Deux livres, parus récemment, présentaient aussi des personnages de race noire. Les auteures utilisent trop souvent les mêmes images figées, comme s'il n'y avait qu'une seule représentation possible.

*

**

*L'Attachement*⁵, de Pierre Ouellet, dit la mort d'un père âgé, d'une ville dont le théâtre s'est tu et les morts intérieures parmi les survivants. C'est aussi un roman sur la voix et sur les attributs du temps.

Ixe, traversée par la Vive, se meurt. G., qui ne vit que pour la scène, se voit confier la mission de ressusciter le théâtre d'Ixe afin que la ville connaisse un nouveau dynamisme et surtout que ses habitants soient détournés de la mort. Paradoxalement, l'offre en est faite à G. au moment où il est à l'hôpital à la suite d'une tentative de suicide. Cet homme, à peine réchappé de la mort, à peine vivant, doit redonner vie à une ville. Il embauche comme comédienne Hél. qui vient à Ixe aussi pour accompagner dans la mort son père, qui l'a trop aimée. G. et Hél. vivent leurs tourments intérieurs et leurs émotions par le théâtre, leur vie privée et la scène s'entremêlant de façon inextricable. Le vide et la mort qui les habitent prennent forme sur scène et se traduisent en mots, portés par la magnifique voix d'Hél. Pourtant, même si G. et Hél. se rejoignent à la fois au théâtre et dans la vie, ils ne brisent pas leur solitude : « Deux parties d'une seule solitude — qui se touchent à peine [...] Deux vies, et une seule mort, au bout, où elles se rencontrent, d'un coup. » (p. 95)

Il y a dans *L'Attachement* les traces fortement marquées de la solitude, de la vie qui n'en est pas une, de la mort. Si par sa prose allitérative, sa structure rigoureuse, son non-dit, ce roman séduit souvent, il n'arrive cependant pas à nous captiver tout au long de la lecture. À force de dire la vie gommée, le vide et la mort, les sentiments, même la douleur, relèvent du froid et semblent plus ou moins convaincants. Le rythme souffre d'un étouffement presque glacial.

1. Noël Audet, *Frontières ou tableaux d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1995, 206 p.

2. France Daigle, 1953. *Chronique d'une naissance annoncée*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1995, 165 p.
3. Suzanne Lantagne, *Et autres bistoires d'amour...*, Québec, L'instant même, 1995, 81 p.
4. Toni Morrison, *Playing in the Dark*, traduit par Pierre Alien, Paris, UGE, coll. «10/18, Domaine étranger», 1993.
5. Pierre Ouellet, *L'Attachement*, Québec, L'instant même, 1995, 128 p.